

Ce n'était pas un seul élément qui faisait d'une prison chilienne un enfer sur Terre. Ce n'était pas juste l'eau contaminée, la pulvérisation de pesticides toxiques dans le módulo, ou la mauvaise nourriture, ni la présence incessante de rats, de recluses brunes, de punaises de lit, de cafards et de mouches qu'on devait affronter ou tenter d'éviter chaque jour—sans parler du pigeon ou de la mouette qui, occasionnellement, défèque sur un homme assis dans la cour répugnante. Ce n'était pas non plus les codétenus sales et puants, la plupart criminels infâmes, ni l'absence de visages familiers ou le fait de voir des gens qu'on connaît. Ce n'était pas les autres détenus qui menacent ou blessent réellement autrui, ni le fait d'être victime d'extorsion, d'intimidation ou de torture par quelque dur à cuire (« choro ») ou gardien corrompu. Ce n'était pas juste voir sa vie contrôlée par des hommes souvent stupides, dont la grande majorité n'étaient guère plus qualifiés que son jardinier ou un emballleur, ou par des « professionnels » de santé incompetents offrant des soins lents et médiocres—quand ils existent. Mourir seul dans une cellule sombre et humide d'une maladie grave, ou devenir aveugle faute de soins médicaux, n'était guère une menace rare en prison.

Ce n'était pas juste l'absence de relations conjugales ni d'innovations technologiques ou de ressources rendant la vie productive, agréable, confortable, efficace et efficiente. Ce n'était pas la formation quotidienne morne, les comptes du soir cellule par cellule, ni les mises en quarantaine occasionnelles qui laissaient enfermé plusieurs jours d'affilée. Ce n'était pas seulement les cellules bondées, froides et pleines de courants d'air où l'on est confiné dix-huit heures par jour. Ce n'était pas uniquement les tâches quasi-esclavagistes ou l'interdiction de certains aliments, pièges à cafards, vitamines et anti-douleurs, ni le manque de meubles confortables, de vêtements décents ou même d'une douche standard avec un peu d'intimité.

Quiconque ayant fait partie d'une unité de combat pendant longtemps ou ayant disparu en action pourrait dire que la plupart, voire l'ensemble, de ces expériences caractérisaient sa vie. Mais en prison, cela s'ajoute à des règles arbitraires et changeantes, à l'incertitude, aux illusions perdues, aux tentations de devenir toxicomane ou de se suicider, aux conflits, à l'ennui, à l'atrophie et à la déchéance corporelle, à la peur d'être puni si l'on trouve son téléphone, et à la perte de sens et de joie—jour après jour. Les prisons entraînaient aussi des fouilles surprises en cellule, des fouilles intégrales humiliantes, des transferts cauchemardesques au tribunal ou à l'hôpital dans des camions cellulaires, entravé aux chevilles et menotté, et le risque d'incendie ou d'inhalation de fumée.

Bien sûr, sauf s'il était payé, le dernier souci d'un gendarme était le confort du prisonnier. Dans la plupart des cas, il fallait ravalier sa fierté et vivre de la générosité d'autrui, ce qui cause beaucoup de souffrance émotionnelle—sans parler de l'angoisse d'une épouse ou d'une famille harcelant le détenu, ou des « amis » qui l'abandonnent. Par-dessus tout, il y avait régulièrement des morts d'hommes, certains módulos étant plus meurtriers que d'autres. Non, ce n'était pas juste un élément, mais bien l'ensemble de ces choses et bien d'autres encore, qui, réunies un même jour ou successivement, faisaient d'une prison chilienne un véritable enfer terrestre.